

IRIS ROUGE

Antoine Sigier



Antoine Sigier

Iris rouge

© Antoine Sigier, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2881-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

Académie de Bruxelles, amphithéâtre C1, 12 juin 2102

Discours d'Edward Jones, sur « atouts géographiques et économie du monde actuel »

— ... c'est pour cela que les pays d'Amérique latine ont été, pendant des décennies, les mieux placés dans l'ancien monde économique. Car avant que l'IES¹, ne soit créée, et que l'on décide de répartir les richesses ou leurs revenus directs de manière équitable sur tous les pays du globe terrestre, les pays pouvaient revendre les biens issus de leurs terres et profiter à eux seuls des bénéfices donnés par l'avantage purement géographique qu'ils avaient sur le reste du monde.

Cela faisait plus d'une heure qu'Edward Jones débitait son discours très fourni sur l'évolution des richesses et de leur répartition mondiale depuis la fin du XXème siècle. Pourtant, malgré l'intérêt que pouvaient porter les élèves de l'Académie au sujet, personne dans l'amphi ne semblait captivé par ce qu'il racontait, et les prises de notes se faisaient de plus en plus rares.

Déjà, sur le net², en se rendant sur la page de l'évènement « E.JonesBXL_21020612 », on pouvait lire des bulles³ :

[Mateo16024 : Le cours le plus ennuyeux auquel j'ai jamais assisté ! E.Jones est aussi enthousiaste que l'assistant artificiel à l'accueil de l'Académie quand on lui dit bonjour.]

[('°-Eeris47 : Si j'avais su, j'aurais choisi le cours sur l'évolution sociale du XXIème siècle...]

[VigoHHT-Luk8ç : Il reste des barres de cacao au distributeur dans le couloir ?]

Bulles que les élèves envoyaient en tapotant sur leurs appareils connectés. Tout le monde était d'accord pour dire qu'E.Jones ne mettait pas beaucoup de

cœur à ce qu'il énonçait. Sur l'écran gigantesque affiché au mur faisant face aux élèves, des images sans intérêt défilaient, parsemées de pavés de texte écrits en petits caractères, tout autant de maladresses de présentation qu'on apprenait à éviter lors des cours de communication à l'Académie.

En plus de cela, l'attitude nonchalante d'Edward Jones était particulièrement froide. Il était arrivé sans saluer personne, avait connecté sa netscreen – tablette numérique – à l'écran mural, et commencé le cours sans introduction. Il n'avait établi de contact avec personne, ni visuel, ni verbal. Il aurait fait cours à un amphi vide qu'il n'aurait pas agi différemment.

— Qu'est-ce que je m'ennuie, par pitié, que ça s'arrête, chuchota une élève qui commençait à se lasser, plus pour elle-même que pour les autres.

— Allons, Lise, ça pourrait être pire, ironisa son voisin, il pourrait nous demander de prendre des notes.

— Vous ne trouvez pas que ça sent bizarre, ici ? Fit un autre.

— Ferme-là, Ted, ça sent les vacances, voilà tout. À la fin de ce cours, terminé les amphis pendant trois mois.

— Parce que tu préfères te lever tous les matins pour aller travailler, David ? Se moqua la jeune fille. Ou peut-être pour étudier, avec tout le retard que tu as cumulé cette année ?

Le garçon ne sourit pas, et mit un certain temps avant de reprendre :

— Il me tarde d'avoir fini mes études, pour arrêter ces boulots saisonniers tout pourris, et enfin accéder à un travail digne.

— Et mieux payé, renchérit le dénommé Ted.

— Oui, mieux payé, acquiesça David en secouant la tête.

— ... l'IES, aussi appelée l'Union, se vante d'avoir mis fin au terrorisme du XXIème siècle, continuait Jones, mais a-t-elle vraiment mis fin au problème de fond de l'époque ? Là est la question que nous devrions tous nous poser. Car aujourd'hui, ...

Les trois élèves se regardèrent avec stupéfaction.

— Il est hors sujet, là, non ? Chuchota Ted.

— Pas qu'un peu, pourquoi il nous parle du vieux terrorisme ? Je croyais que les intervenants n'avaient pas le droit de donner leur avis politique, surtout concernant l'IES.

— ...est-ce que le monde vous donne l'impression d'être plus juste, et mieux géré ? Est-ce que, selon vous, le fait que les pays ne disposent plus d'eux-mêmes, dans aucune mesure, est une bonne chose ?

Lise laissa tomber sa main sur sa table en soupirant.

— Non mais sérieusement, de quoi il parle ? La politique internationale fait partie des sujets interdits, à l'Académie.

— ... Prenons un exemple, reprit Jones. En deux-mille cinquante-six, le Rwanda a signé les accords du « Nouveau Monde », et l'Union y a fait installer toutes ses usines d'extraction de tungstène, d'or et autres métaux, sans demander l'avis des populations locales. On a vanté les avantages économiques de cette industrialisation, et tout le monde a sauté de joie : on avait une solution pour développer un pays en difficulté, et permettre à sa population d'accéder à un niveau de civilisation plus élevé. Mais quand, en deux-mille soixante et onze, le Rwanda a été l'un des premiers pays à être considéré trop pollué pour y vivre, et que ses habitants ont été forcés de s'en exiler pour ne pas mourir intoxiqués par l'air ou les eaux, qui s'est souvenu que c'était eux, les dirigeants de l'IES, les responsables de tout cela ? Pourquoi personne ne s'est indigné qu'ils aient installé leurs usines là-bas tout en sachant qu'un jour ou l'autre, ils condamneraient ce pays à la désertification de toute forme de vie ? Car tout le monde le savait.

Il marqua un temps de pause, constatant que pour la première fois depuis le début du cours, tous les élèves étaient attentifs. Plus un murmure ne se faisait entendre.

— Tout le monde a connaissance, depuis la fin du XIXème siècle, l'impact écologique dramatique qu'a l'activité humaine sur la planète. Personne ne peut croire que l'Union ignorait ce qui se passerait au Rwanda après qu'elle ait mis en place ses forages destructeurs. Mais ils s'en sont défendus, et ont assuré qu'ils

ignoraient les conséquences humaines que cela aurait dans ce pays. Et aujourd'hui ? Eh bien, laissez-moi vous rappeler que les forages continuent de plus belle au Rwanda, pays dans lequel on ne trouve pas plus d'un millier d'habitants, pour la plupart employés dans les usines de forage. Et ces personnes, sujettes à de graves maladies, sont condamnées à y suivre un régime très strict, à ne boire et manger que des denrées importées. Le moindre contact avec l'environnement local pourrait leur être fatal, ils sont obligés de se cloîtrer dans leurs bâtiments et leurs véhicules. Le masque respiratoire ne suffit plus, car le moindre contact de l'air libre avec les pores de leur peau est dangereux. Il y a cent ans de cela, on pouvait se promener à l'air libre, au Rwanda. Alors dites-moi, vous, jeunes élites de notre société, futurs dirigeants de ce monde, que pensez-vous de tout cela ?

Un silence gênant suivit l'intervention d'Edward. Celui-ci laissa planer le malaise un long moment, savourant intérieurement. C'était exactement ce qu'il escomptait.

À sa grande surprise, un élève leva la main, et sans attendre qu'on lui donne la parole, il répondit à sa question :

— Je pense que ce n'est pas pour cela que vous êtes ici, M.Jones.

Edward se contint pour ne pas montrer sa jubilation. Il ne pouvait espérer mieux qu'une réaction à ses propos : cela allait corser le débat.

— Comment vous appelez-vous, jeune homme ?

— David, répondit celui-ci sans trembler.

— Bien, David. On m'a demandé de parler de la répartition des richesses en fonction de la position géographique, blablabla. C'est barbant, non ? Alors appelons cela une petite parenthèse au cours. Puisque vous semblez prêt à parler, dites-moi donc ce que vous pensez de l'IES, et de la politique globale qu'elle mène depuis plus d'un demi-siècle ?

David hésita. Il jeta un coup d'œil à Lise, qui lui offrit un regard de soutien, puis se tourna à nouveau vers Jones, et défia son regard pénétrant.

— Je pense que vous omettez de parler du plus important, c'est-à-dire que

l'Union a aussi contribué à assainir le monde, à placer les Hommes sur le même pied d'égalité, et cela à travers tous les pays. Certes, il y a encore des inégalités à certains endroits, mais les chiffres sont clairs : les niveaux de confort, de sécurité, et la santé publique, n'ont jamais été aussi bons. Les courbes ne sont pas descendues une seule fois en cinquante ans, et aujourd'hui on atteint des taux records. L'Union nous a forgé un monde uniforme, homogène, les guerres ont quasiment cessé, la faim dans le monde n'existe plus. Pour les Rwandais, je ne nie pas que c'est triste d'avoir dû exiler tous ces gens de leur pays. Mais aujourd'hui, leur situation est certainement plus appréciable. Ils ont accès à l'eau potable, au travail, au logement... Je ne suis pas un défenseur de l'IES, pas plus qu'un autre, mais comment pourrions-nous nous en plaindre ?

De timides applaudissements naquirent dans la salle, brusquement coupés par les éclats de rire violents d'Edward.

— Voilà une bien belle vision du monde, David. Vision très ressemblante à celle que l'on diffuse sur le net, ou qu'on vous apprend à l'école, si bien imprégnée dans les croyances communes qu'on en oublie de s'ouvrir à la réalité. Car elle est tout autre, jeune homme. Vous pensez tout savoir depuis votre petit cocon bien confortable d'étudiant modèle. Vous étudiez, voilà bien votre unique souci, mais croyez-moi, la misère est encore présente dans le monde. Et je ne vous en veux pas, personne ne peut vous en vouloir. Le monde fonctionne ainsi depuis des siècles. Prenez les années deux-mille : déjà on se vantait d'avoir atteint les niveaux de confort sans précédent dont vous parliez... Pourtant des gens continuaient à mourir des guerres, de la faim, ou que sais-je, et on s'en fichait. Chacun continuait à vivre sa vie sereinement, sans penser à rien d'autre qu'à sa petite personne. Et aujourd'hui, c'est toujours la même chose. On prétend que tout va bien, mais les gens meurent encore, pour d'autres raisons : la pollution excessive, l'alimentation de synthèse, sans parler du taux de suicide... Voilà, les raisons qui font et qui ont fait que certains se plaignent, David. Certaines voix se dressent contre les grands de ce monde, en faveur des oubliés. C'est de là, qu'est né le néo-terrorisme, au XXIème siècle, puis au XXIIème.

Des murmures choqués sifflèrent dans l'amphithéâtre.

— Il est vraiment en train de justifier le néo-terrorisme, là ? S'indigna Lise à voix basse.

— Je ne justifie pas toute forme de terrorisme, intervint E.Jones, qui entendit la jeune fille. Le terrorisme religieux qui a pris naissance après les interventions américaines au Moyen-Orient à la fin du XXème siècle est indéfendable, même s'il était l'écho de peuples incompris et délaissés par le reste du monde. Tuer des hommes en prétendant que c'est le commandement de divinités est une absurdité, dénuée d'un quelconque raisonnement humaniste, et donc injustifiable. Quant au néo-terrorisme...

Edward Jones marqua un temps de pause. Il entendit un murmure s'élever parmi les élèves, partagés entre effroi et colère.

— Il commence à me faire flipper, marmonna Lise. Est-ce qu'il sait au moins que le cours est enregistré sur le net ?

— Ouais, il faut prévenir quelqu'un, ce mec doit être arrêté sur-le-champ.

— Hé, je trouve vraiment que ça sent bizarre, ici, répéta Ted.

— Je voudrais apporter une petite précision sur ce qu'on appelle aujourd'hui terrorisme, reprit Edward. Car le terrorisme est défini comme étant un ensemble d'actes violents destinés à installer l'insécurité dans une société, en protestation contre un gouvernement, une communauté, un système. Des actes violents, voilà ce qu'on appelle le terrorisme. Des attentats, des prises d'otages, des meurtres, ce sont des actes que je qualifierais de violents. Des dégradations, des manifestations pacifiques, des sittings, de la publicité clandestine contre le gouvernement, est-ce qu'on peut classer ces éléments dans la même catégorie ? Car ce qu'on appelle le néo-terrorisme n'a rien de la violence du vieux terrorisme religieux.

— Vous semblez oublier les manifestations de Londres, le coup de David, et les policiers qui ont été brûlés vifs. Est-ce un acte assez violent, selon vous ?

Un murmure d'approbation s'éleva pour soutenir le jeune homme, mais Edward Jones y coupa court :

— Comme dans toute société, il y a parfois des débordements, surtout quand on est près de vingt-cinq milliards d'Hommes vivant sur la planète. Cela ne veut pas dire que tout le monde est à mettre dans le même sac. Ce que vous ne voyez pas, David, c'est que l'Etat a profité de cette erreur, de cette brèche dans l'expression des protestations, pour s'engouffrer et faire passer les contestataires pour des terroristes. C'est précisément depuis cet évènement dont vous parlez, que le droit au rassemblement et à la manifestation est interdit, alors qu'il était usé avec respect. Chers élèves, c'est là ce que je voulais vous faire entendre. N'appellez pas terroristes ceux qui ne le sont pas, et qui défendent encore les valeurs des opprimés face aux grands de ce monde. Vous, par votre statut social, êtes privilégiés, mais n'oubliez pas que d'autres souffrent encore, et ce malgré tous les progrès techniques et sociaux dont se vante l'Union depuis cinquante ans.

Edward Jones laissa ensuite planer un silence pesant, pendant lequel l'incompréhension gagna les élèves de l'Académie. Il recula vers son pupitre, et jeta un œil à sa netscreen. Puis il s'avança à nouveau vers les élèves, et les toisa tous un à un, attendant une quelconque réaction. Sans surprise, ce fut David qui leva la main, et il lui donna la parole d'un signe de tête.

— M. Jones, demanda-t-il d'une voix ferme, répondez-moi franchement. Etes-vous un néo-terroriste ?

Tous les regards se tournèrent vers Jones, qui resta impassible, soutenant le regard incendiaire du jeune homme. Puis il baissa les yeux, et se mit à marcher tranquillement vers son pupitre, en soupirant.

— Si vous me posez la question, c'est que vous n'avez rien compris à ce que je viens de dire. Mais ça ne fait rien, je vais tout de même y répondre.

Edward Jones saisit son sac, posé contre le mur, et le vida sur le pupitre. Seuls trois objets en tombèrent : une cagoule, un briquet, et un étrange masque, composé d'une visière et de deux cartouches filtrantes.

— Savez-vous de quoi il s'agit ? Lança-t-il à la cantonade.

La tension était palpable dans l'amphi, et personne n'osa répondre, pas même